

La Cité des Jeunes Ardennais à Saint-Pierre-Quiberon

En guise de préambule

Cette colonie de vacances a permis, pendant plus de quarante ans, à mille enfants majoritairement ardennais, de bénéficier pendant quatre semaines, chaque année (sauf en 1967, 1969 et les dernières années), de vacances mémorables sur un site exceptionnel tout au bord de la mer.

Ce travail de mémoire n'aurait pu être réalisé sans la coopération d'anciens de la Cité et d'amis que je tiens à remercier au nom de tous : Michel Auriol, Claude Billaux, Jean-Claude Clarin, Robert Constant, Gérard et Jean-Pierre Denneulin, Sylvain Forget, René Godi, Bernard Jeantils, Philippe Mariage, Mansour Mednini, Claude, Gérard et Philippe Vans-tekelman, en associant les épouses de beaucoup d'entre eux.

Historique de la création de ce centre de vacances

C'est le 19 janvier 1951 que l'abbé Gabriel-Henry Favréaux achète pour 3 millions de francs la ferme à goémons implantée sur un espace sableux d'environ 6 hectares au lieu-dit *Champs Bellego*.

Le 30 janvier 1952, la propriété s'agrandit de 1 ha 70 pour 200 000 F au lieu-dit *Fort de Penthièvre*, contigu au sud. Ce terrain sera l'objet d'un conflit avec la mairie de Saint-Pierre-Quiberon et sera échangé en 1968 contre une zone de lande à l'arrière des blocs aiglons.

Les goémons récoltés sur la côte sauvage étaient séchés, soit à l'air libre, soit dans le vieux bâtiment appelé "grand réfectoire", soit dans le cloître, long baraquement en bois implanté à la place du plateau de lagunage et du bloc sanitaire à l'entrée du domaine (si ce cloître faisait bien partie des bâtiments de la ferme ?).

Cette construction disparue dans les années 60 servait de salle de specta-



Les deux ensembles blancs bordent le grand réfectoire, correspondent à l'intendance à gauche, à la boutique, à la lingerie et à la plonge à droite. Ces constructions modernes ont été réalisées dans les débuts de la Cité. Le bâtiment en pierre était une partie de la ferme à goémons.
Ph. J.-P. Perisson.

cle, de lieu du culte et de logement des aumôniers.

Les algues séchées étaient ensuite brûlées dans de longues fosses de 50 cm de largeur sur 40 cm de profondeur revêtues de pierres plates. Lorsque la tranchée était pleine de cendres, une boue en fusion, le *soudier* plaçait des séparations transversales pour obtenir des pains de soude.

À partir de ces blocs de soude on extrayait du chlorure de potassium et de l'iode dans une usine à Saint-Pierre-Quiberon.

Pourquoi Gabriel Favréaux a-t-il choisi ce nom *Cité des Jeunes Ardennais* ?

Les abbés Bernard Jeantils et Sylvain Forget nous expliquent le choix de l'abbé Favréaux : *Dans les années 1950, existait à Paris un mouvement fondé par le Père Fillère, appelé "Cité des Jeunes"*.

Ce mouvement faisait partie d'un ensemble dont le journal était "L'Homme nouveau". Cette expression "Homme nouveau" vient d'une lettre de saint Paul aux Éphésiens : il vous faut, renonçant à votre existence passée, vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt sous l'effet des convoitises trompeuses. Il vous faut être renouvelés par la transfor-

mation spirituelle de votre intelligence et revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité (Éphésiens 4²²⁻²⁴).

Après la guerre, on avait bien besoin "d'hommes nouveaux".

Ce mouvement regroupait des jeunes de 15 à 21 ans, les invitait à vivre leur foi chrétienne ouvertement avec énergie. L'année 1950 était année jubilaire. On commençait à voyager plus facilement. Beaucoup en profitèrent pour faire pèlerinage à Rome. La Cité des Jeunes amenait à la basilique Saint-Pierre de Rome beaucoup de jeunes. Ils arrivaient au pas cadencé, dans un ordre impeccable, proche de celui d'une armée, avec drapeaux et chants martiaux pour s'approcher de la tombe des apôtres et y retrouver le courage des martyrs.

À l'époque, en Hongrie, sous l'influence soviétique, le cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, fut emprisonné par l'autorité politique de 1948 à 1955. Un des chants de la Cité des Jeunes protestait ouvertement : Le cardinal est en prison...

Ce mouvement dynamique avait marqué fortement le Père Gabriel Favréaux. Pour la belle colonie de vacances qu'il avait lancée d'abord à la

Guimorais puis en 1951 à Saint-Pierre-Quiberon, il choisit le titre : Cité des Jeunes Ardennais.



Syvain Forget à côté du célèbre véhicule *Phan Labize* de Gabriel-Henry Favréaux, le 12 juin 1951. Ph. S. Forget.

Né à Ormes dans l'Aube le 9 février 1913, Gabriel-Henry Favréaux fut au-mônier militaire dans un régiment de chars commandé par le colonel De Gaulle en mai 1940.

Curé de Warcq-Manchester de 1947 à 1955, puis de Villedommange en 1955, à Reims (paroisse Saint-Louis) en 1960 puis à Sillery (Marne) en 1967.

Il a fondé trois colonies de vacances : *La Guimorais* à Saint-Coulomb (entre Saint-Malo et Cancale), la *Cité des Jeunes Ardennais* à Saint-Pierre-Quiberon et *Lapoutroie* dans les Vosges. Ces deux dernières ont été créées de fond en comble : achat de terrain, des bâtiments (à partir de l'existant), rénovation, construction...

Il est décédé le 9 juillet 1974 à Beaune et est inhumé dans son village natal à Ormes.

Situation géographique et historique

Le domaine de la Cité des Jeunes Ardennais couvre 6 hectares de sable. Il est situé à quelques centaines de mètres au nord de l'isthme du Tombolo à deux pas de Penthièvre. Cette formation géologique récente est due à un cordon littoral rattachant une île Quiberon, constituée de roches primaires, proches du granite, la granulite, au Massif armoricain. Pour que cette langue de sable puisse se main-



tenir, il lui faut une protection contre les assauts violents de la mer. C'est un chapelet d'îlots granitiques dont Téviec qui forme une barrière naturelle contre la violence des vagues. Le fort de Penthièvre verrouille l'entrée de l'isthme et du Tombolo.

C'est en 1748 que le fort de Penthièvre fut construit par le duc de Penthièvre, amiral de France et gouverneur de Bretagne sur la hauteur de La Palisse, un promontoire rocheux qui sert d'assiette.

La construction primitive, soutenue par une maçonnerie d'escarpe en pierre et sable sec de trois mètres de hauteur abritait des logements pour trente hommes et un magasin de poudre.

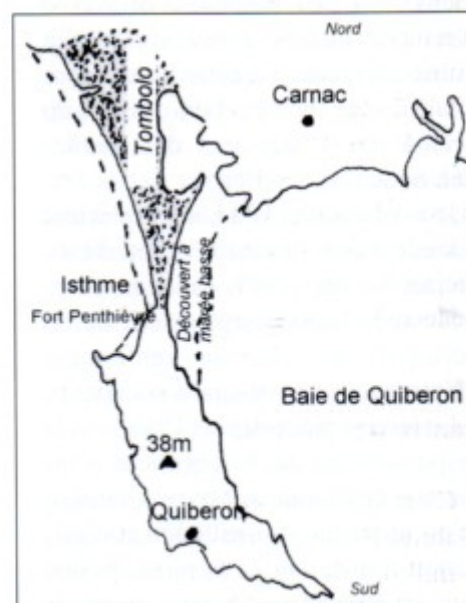


Schéma du Tombolo.
J.-P. Penisson.



Le fort Penthièvre vers 1950. Col. P. Mariage.

En juin 1795, les anglos-émigrés débarquent à Quiberon pour aider les chouans à restaurer la monarchie. Le 3 juillet 1795 (15 thermidor An III), le fort tombe aux mains des émigrés.

Le 16 juillet, lors d'une attaque nocturne sous l'orage, par escalade et trahison, 300 grenadiers reprennent la redoute ; ce qui entraîne la capitulation des émigrés. Entre le Consulat et la Monarchie de juillet, le fort prend sa forme actuelle à la Vauban surtout entre 1841 et 1845.

Le 23 juin 1933, il est désaffecté et classé monument historique.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est intégré dans le mur de l'Atlantique avec la construction de trois blockhaus en béton armé pour canons anti-chars et mitrailleuses lourdes. Le petit blockhaus de la colo dans les camps extérieurs n'était qu'un abri arrière à cette ligne, inondable, car le fond était en-dessous du niveau de la mer lors des marées hautes de fort coefficient.

D'avril à juillet 1944, le fort devient geôle, tribunal sommaire et lieu d'exécution. En mai 1945, dans une casemate de la contrescarpe extérieure on découvrit un charnier renfermant 59 patriotes exécutés par l'occupant.

Le fort est placé depuis 1969 sous la responsabilité du 3^e Régiment d'Infanterie de Marine stationné à Vannes. C'est un centre d'instruction et d'initiation commando. C'est ainsi, qu'une nuit, en août 64 ou 65, nous avons pu assister à un débarquement de commandos et de chars amphibies provenant de Vannes sur la plage de la Cité.

Description du site

Implantée sur environ 6 hectares, la colonie bénéficie d'une situation exceptionnelle. Le sol est constitué exclusivement d'un sable fin dans lequel seuls les tamaris et les obiones faux pourpiers (*Atriplex halimus*) croissent pour former des haies protectrices.

Ces derniers buissons aux feuilles argentées supportent l'eau de mer, préfèrent les marécages élevés et la bordure des étiers. Ils sont très communs sur les rivages soumis aux embruns.

Sur 400 m, abritée dans la baie de Quiberon, une plage de sable fin, en pente très douce, se découvre à marée



L'épave du thonier vers 1953. Col. M. Auriol.

basse sur plusieurs centaines de mètres par fort coefficient de marée.

Sur ce magnifique plan doucement incliné, à l'extrémité nord de la colo, dans les années 50, l'ossature d'un bateau émergeait du sable au niveau de la ligne de balancement des marées. Surnommé *le Thonier* cette épave était un terrain de jeu où de jeunes pirates montaient à l'abordage de ce bâtiment fantomatique.

Cette côte douce subit depuis de très nombreuses années une érosion intense. Dès les débuts de la colo, des fascines furent plantées au niveau des camps extérieurs. Le dispositif complexe était constitué de six lignes parallèles d'une centaine de mètres de

longueur, perpendiculaires à la côte, barrées à la laisse de haute mer par deux rangées parallèles en chicane

Dans les années 70-80, des moignons restaient apparents et très dangereux pour les promeneurs surtout après les grandes marées, les grains ou les tempêtes. Quelques années plus tard, l'érosion marine en eut raison, plus aucune trace mais un constat alarmant : le recul de la côte de plusieurs mètres. Le problème devenant crucial, le projet d'une digue fut évoqué en conseil d'administration. La demande d'aide à la commune de Saint-Pierre-Quiberon étant refusée, rien ne fut fait jusqu'en 1982 où enfin la décision est prise "coûte que coûte".



En 1958, vue du domaine de la Cité des Jeunes Ardennais avec l'implantation des fascines pour protéger le site de l'érosion marine. Col. J.-P. Denneulin.



En 1983, les restes de fascines semblent ressurgir du sable après une grande marée.
Ph. J.-P. Penisson.



La digue et l'enrochement pour protéger le tombolo, en août 2007.
Ph. J.-P. Penisson.



La digue en partie détruite à l'extrémité nord (août 2007).
Ph. J.-P. Penisson.

Dans le compte rendu du 19 novembre 1983 les travaux sont entrepris sur une longueur de 396 m, la commune est maître d'ouvrage, propriétaire et en assure l'entretien. La digue est construite et inaugurée le 7 juillet 1984 en présence de Monsieur Kervadec, maire de Saint-Pierre-Quiberon.

Elle devait freiner cette érosion qui depuis les débuts de la colonie a rogné une dizaine de mètres sur la longueur de la propriété. Aujourd'hui, la digue nord est en grande partie détruite et laisse voir des fondations légères.

Symétriquement par rapport à la route et à la voie ferrée, la côte sauvage, moins abritée offre une plage immense, très plane qui à partir du fort Penthièvre, vers le sud, devient rocheuse avec des falaises granitiques très découpées.

Ces deux côtes recèlent des richesses en coquillages et autres animaux qui étaient l'un des attraits réglemmentés dans les activités de la Cité.

Sur la côte douce, abondent, en temps normal à marée basse, les coques, les couteaux, les moules, les huîtres, provenant des parcs ostréicoles de la baie ; lors des grandes marées les vernis et les myes appelées pissous car en marchant sur le sable dans lequel elles sont enfouies, elles referment leurs valves en rejetant de l'eau qui jaillit, peuvent être récoltés plus au large.

Sur la côte sauvage, à marée basse, dans le sable, seuls les pignons que les enfants appelaient fayots à cause de leur forme, étaient recherchés. Dans les laisses de mer, parmi les algues, il était fréquent de ramasser des tests blancs très fragiles d'oursins en forme de cœur aux piquants fins et rabattus (*Spatangus*).

Dans les rochers, les patelles (berniques ou chapeaux chinois), les anémones et étoiles de mer, les bigorneaux, les pourpres, les crevettes et crabes étaient abondants.

Les algues, de couleurs très variées, du rouge au brun en passant par le vert et le noir, ballotées par les flots, échouées dans les laisses de mer, pouvaient donner l'occasion d'activités artistiques.

Les oiseaux, en été, surtout sur la côte sauvage, goélands, mouettes, cormorans, canards, bécasseaux, courlis, caractéristiques du littoral atlantique, donnaient lieu à quelques observations. Il fallait voir les goélands, à marée montante, fouiller le sable près du fort de Penthièvre pour saisir des pignons, les emporter à une dizaine de mètres de hauteur pour les laisser tomber sur le sable compact. La coquille fracassée, le mollusque était récupéré et avalé par l'oiseau. Une pêche qui surprenait toujours les colons qui avaient la chance d'assister à ce spectacle gratuit et naturel.

Tous ces attraits et d'autres qui seront développés dans le texte, font du domaine de la Cité des Jeunes Ardennais, un site exceptionnel. Ces six hectares en front de mer, ont toujours été convoités par les bâtisseurs. Heureusement ils furent arrêtés dans leur élan destructeur par le conservatoire du patrimoine naturel qui lutte contre le béton défigurant le littoral et protège le peu de milieux naturels rescapés du massacre des années 60.

Les premières années de la colo

Lorsque l'abbé Gabriel Favréaux acheta le domaine, il fit appel à la générosité pour payer la facture de trois millions de francs. La caisse d'allocation familiale (CAF) des Ardennes le suivit dans cette aventure et permit à la Cité de vivre aussi longtemps.

La ferme achetée, il fallait se procurer des tentes, du matériel pour accueillir 700 enfants : défi lancé par le Père Favréaux.



Une des chaises pliantes de l'armée américaine. Ph. J.-P. Penisson.



Dans les rochers du fort de Penthièvre.
Ph. J.-P. Penisson.



Pêche aux pignons (*Donax*). Col. J.-P. Penisson.



Image de la Cité dans les années 50 : la jeep et le directeur au volant. À l'arrière-plan, les marabouts ; à droite de la jeep, une équipe de colons envoyés par les Hauts Fourneaux de la Chiers que l'on peut reconnaître grâce au trousseau fourni par l'entreprise : la cape bleu marine entre autres.
Col. J.-P. Penisson.

Nous sommes quelques années après la fin de la guerre, les Américains ont laissé d'importants stocks de matériel. C'est là que notre aventurier va dénicher les tentes (Marabout et Bessoneau), le matériel de cuisine (marmites, gamelles, couverts,...), des

bacs équipés de rampes reliés à des réservoirs d'eau pour la toilette, des tabourets et chaises pliantes métalliques, des lits Picot, des armoires militaires, des pelles, des pioches,... et des véhicules (jeep, 4x4, dodge et remorque).

Avec toutes ces récupérations où la couleur vert kaki domine, il ouvrit la Cité à 700 enfants en été 1951.

Voilà ce que l'on pouvait lire le 15 avril 1952 dans le bulletin de la colonie de vacances de la Cité des Jeunes Ardennais :

Entre deux mers.

La baie de Quiberon à droite qui offre le reposant spectacle d'une immense baie toute bleue, tranquille.

L'immense Océan à gauche où la Côte Sauvage se découpe en un chaos de rochers fantastiques, de gouffres sans fond, de grottes.

À l'endroit le plus étroit de la presqu'île de Quiberon...

Un véritable village de tentes, que nous avons coutume d'appeler la "commune libre de la Cité"...

Un climat fortifiant, grâce à la côte sauvage que balayaient les puissants souffles du large, gonflés d'iodure.

C'est là que l'an dernier plus de 700 enfants et jeunes gens, la plupart Ardennais, vinrent goûter le charme d'un mois complet de délicieuses vacances.

Grâce à de multiples dévouements qui réalisèrent parfois de véritables tours de force.

Grâce à l'ambiance de vie fraternelle que les abbés, foyers et moniteurs s'ingéniaient à faire régner.

Tout se passa fort bien. Et les marnais trouvèrent au retour des enfants à la mine réjouie et à l'âme épanouie.

En 1951, 700 enfants ardennais et marnais ont bénéficié d'un mois de vacances au bord de la mer.

Des camps paroissiaux aux camps petits, moyens, grands

De 1951 à 1966, les paroisses inscrivait les enfants, recrutaient les moniteurs et le couple chef de camp autour du vicaire. C'était une véritable équipe où tous ou presque se connaissaient par les activités paroissiales, l'école et le quartier. C'est ainsi qu'à la Cité des Jeunes Ardennais à Quiberon on avait les camps de Charleville, Mohon, la Houillère, Revin, Givet, Fumay, Vireux, Ay, Mouzon, Carignan, Sedan, Magenta (en août), et les Entraîneurs. Ce dernier camp, uniquement chez les garçons, im-



Jeux sur la côte sauvage à marée basse vers 1951. Col. J.-P. Penisson.



1952, jeux et baignade sur la côte sauvage : la législation n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Ph. S. Forget.

planté au niveau du blockhaus, était encadré par des moniteurs expérimentés et regroupait les garçons les plus âgés et les plus difficiles (ados).

Le mois de juillet était réservé aux garçons, le mois d'août aux filles.

En juillet on comptait une dizaine de prêtres, en août seulement cinq ou six.

En 1959, la session juillet comptait 671 garçons dont 197 des Hauts-Fourneaux de la Chiers, la session août 557 filles dont 200 issues de familles métallurgistes. Ces 397 enfants des ouvriers de la Chiers sur 1228 venaient de Longwy, Bure, Haudainville, Blagny et Vireux. Chaque colon recevait un trousseau composé d'une cape bleu marine, d'un gilet bleu, de pataugas qui les distinguaient aux yeux de tous.

En 1963, les responsables de la Cité font la demande d'installation de feux tricolores mobiles pour permettre la traversée de la route nationale 168 par les groupes d'enfants. Un arrêté pré-

fectoral du 18 juillet 1963 le permet du 1^{er} juillet au 15 septembre. C'est l'adjudant Paul Vansteckelman qui en assura le fonctionnement en juillet.

De 1966 à 1972, les camps paroissiaux disparaissent petit à petit. Les enfants sont inscrits par les familles directement au siège de l'association (1 place W. Churchill à Charleville) ou en groupes par l'intermédiaire des services sociaux de certaines usines (la Chiers par exemple) et des assistantes sociales.

Les équipes formées dans les paroisses poursuivent leur action au sein de la Cité mais les camps paroissiaux disparaissent. Ils sont remplacés par des regroupements d'enfants du même âge et d'origines géographiques différentes.

Seuls deux ou trois prêtres restent présents à la Cité.

À partir de 1972, les anciennes équipes vieillissantes laissent la place à de nouvelles recrues tout aussi com-

pétentes, souvent des enseignants. La colo devient de plus en plus laïque avec pendant quelques années encore la présence d'un aumônier pour assurer le culte aux enfants dont les parents en ont fait la demande. Les colons sont répartis dans trois ensembles : village des petits, village des moyens et village des grands. Un camp voile est créé en 1975 après la construction par nos soins sous la direction de Marc Fournier d'une petite flottille d'*Optimist* et l'achat d'une *Caravelle*.

La mixité devient effective en juillet et en août ; un camp d'adolescents rattaché à la Cité gère son indépendance budgétaire et matérielle.

Cette belle aventure s'acheva le 8 novembre 1999. Sur près d'un demi-siècle d'existence, cet énorme centre de vacances a connu souvent des problèmes financiers résolus grâce à l'aide de la Caisse d'Allocations familiales (CAF) et à celle du Conseil général des Ardennes. La législation imposant des normes obligeait les organisateurs à réaliser des travaux qui épuisèrent les finances bien maigres de l'association accueillant en priorité des enfants de milieux défavorisés.

La vente de la colo à l'association Domaine de la presqu'île eut lieu peu de temps après.

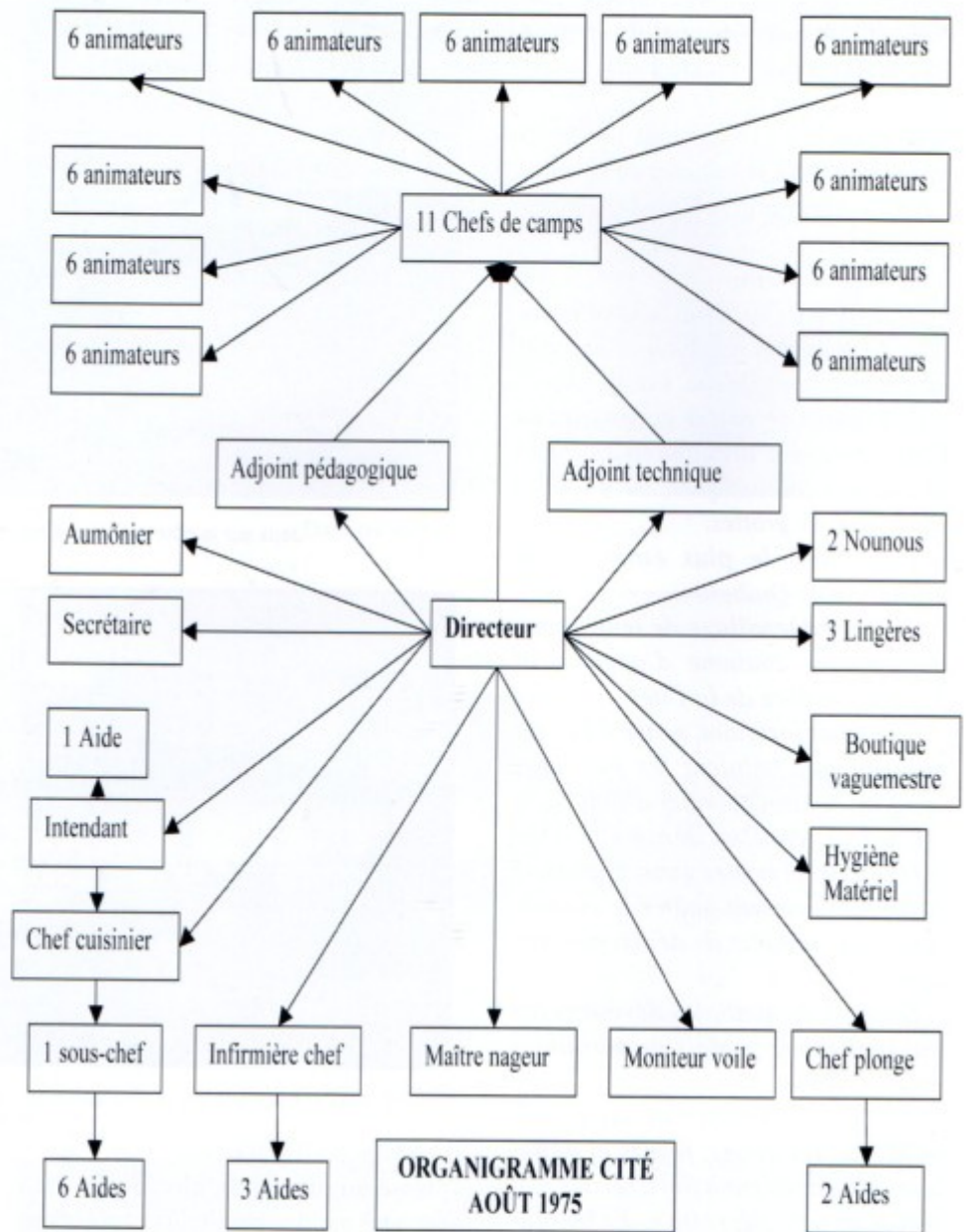
Cette association régie par la loi de 1901 a repris des activités similaires à celles de la Cité des Jeunes Ardennais : centre d'accueil et d'hébergement de groupes, de colonies de vacances et de classes de mer, avec des effectifs bien réduits.

Fonctionnement de la Cité des Jeunes Ardennais

Concrètement, en 1975, emmener 511 enfants pendant quatre semaines exigeait une organisation des plus sérieuses.

L'organigramme qui suit ne concerne que la Cité des Jeunes Ardennais à Saint-Pierre-Quiberon. Le camp d'adolescents était encadré par un directeur secondé par 5 animateurs dont un était chargé de l'intendance pour un effectif de 25 jeunes garçons et filles.

Le fonctionnement de la Cité des Jeunes Ardennais reposait sur l'en-



semble des services mis en place à chaque session.

Tout ce personnel (107 personnes en 1975) était recruté par le directeur pour une période d'un mois. L'erreur n'était pas possible, surtout sur les postes à responsabilité, car en cas d'incompétence ou de départ brutal, il fallait retrouver dans les 24 heures un remplaçant pour ne pas entraver la bonne marche de la Cité.

En cas de maladie, l'infirmerie était en contact permanent avec un médecin de Quiberon, le docteur Tacher, pour les accidents l'hôpital d'Auray était le plus proche.

Dans l'organigramme, la présence de deux nounous correspond au nombre important d'enfants en bas âge du personnel qui ne pouvaient pas être intégrés dans les camps avant 6 ans.

Pour des raisons de stabilité à la tête des camps mixtes à partir de 1972 on recherchait des couples pour encadrer les animateurs garçons et filles et gérer les petits problèmes quotidiens.

Dans cet organigramme, un grand vide doit être comblé : tout peut fonctionner si le site est prêt à accueillir les enfants et tout ce personnel.

Cette préparation des lieux était l'œuvre de l'équipe dite des monteurs. Claude Billaux responsable de l'équipe montage à partir de 1969 a bien voulu préciser leur tâche avant et après la colo.

Le montage fut confié au départ à Jean Bourlon qui s'entoura d'une équipe de bénévoles issus de la SNCF (pour limiter les frais de transport). Ensuite Maurice Bessy, breton

d'origine prit le relai avec son épouse Marie-Thérèse (il deviendra gardien de la Cité par la suite).

En 1958, bien que n'étant pas cheminot, je fus recruté par l'abbé Joly pour participer au montage et au démontage avec mon épouse jusqu'en 1969.

Ensuite l'installation fut confiée à Gaston Levrier qui me chargea par l'intermédiaire de Maurice Bessy de recruter les monteurs. Je fus donc nommé responsable de l'installation et de l'achat du matériel sous la présidence de Robert Constant.

Aidé par une équipe de 15 cheminots bénévoles ainsi que de leurs épouses (et enfants), notre travail consistait à monter les tentes, installer le matériel, l'électricité, nettoyer tous les bâtiments (cuisine, lingerie, intendance, plonge, réfectoires, logements du personnel, direction, infirmerie, blocs aiglons) afin que tout soit prêt pour l'arrivée des enfants à la date prévue.

Ceux-ci arrivaient à la gare de Penhièvre. Les bagages étaient déchargés à la gare de Saint-Pierre-Quiberon où nous allions avec les commerçants fournisseurs de la colo les charger pour les ramener à la Cité.

La vie quotidienne commençait tôt le matin pour pouvoir profiter un peu de la mer et de la famille. Pour nous aider dans notre travail nous avions une jeep et un 4x4.

Les enfants des monteurs nous préparaient un spectacle qui animait la "soirée crêpes".

Les repas du dimanche, brochettes et barbecue étaient organisés avec la contribution des monteurs et de leurs dames.

Chaque monteur recevait un paquet de cigarettes par jour et leurs femmes, une plaque de chocolat. Pour clôturer la saison, nous organisions un voyage dans le secteur en remerciement du travail accompli (Belle-Île, Mont-Saint-Michel, usine marémotrice de la Rance).

Lorsque les enfants étaient repartis, notre devoir était de ranger, nettoyer et laisser le camp aussi propre que possible. Maurice Bessy et Marie-Thérèse finissaient la remise en l'état ; Pierre Rio réparait les tentes pour l'année suivante.

Claude Billaux m'a apporté quelques précisions sur la catastrophe du 6 juillet 1969. Ce jour-là, à 12h tout était installé et prêt à accueillir la session.

À 17h, le vent se leva et la tempête se déchaîna sur les camps de toiles.

Au réveil, ce fut un spectacle de désolation qui se présenta à l'équipe des monteurs : toiles déchirées et envolées à des dizaines de mètres de leur

lieu d'ancrage, armatures tordues et cassées, lits retournés mêlés aux couvertures, aux matelas et au petit mobilier, électricité arrachée, ampoules cassées.

Sur 86 tentes montées, 82 furent détruites ou déchirées, 24 armatures étaient inutilisables, 58 furent redressées et ressoudées.



7 juillet 1969 : état des camps 10 et 11 après le passage de la tempête. Ph. C. Billaux.



7 juillet 1969 : les tentes du camp 5 sont affaissées, les armatures très endommagées. Ph. C. Billaux.



11 juillet 1969 : l'armée arrive avec matériel, tentes et hommes. Ph. C. Billaux.

Et les enfants devaient arriver le 8 à 7 heures.

Dès le lendemain, tout fut tenté pour remettre en état le centre de vacances, mais il fallut se rendre à l'évidence que c'était mission impossible. La récupération, le bricolage permirent de reconstituer quelques camps mais pas assez pour accueillir la session.

Le départ des enfants devait être ajourné. Pendant ce temps, Monsieur Boutillé, président et le conseil d'administration de la Cité des Jeunes Ardennais firent appel aux instances officielles pour obtenir une aide matérielle qui permettrait aux enfants de venir à la colo.

C'est l'armée qui arriva le 11 juillet à 11h30 avec des tentes, des hommes et du matériel pour recréer les camps entièrement dévastés.

Le 11 juillet à 20h30, après une journée sans repos, la mission était accomplie, les enfants pouvaient arriver.

Le nouveau départ fut programmé le 14 juillet pour un séjour raccourci mais possible.

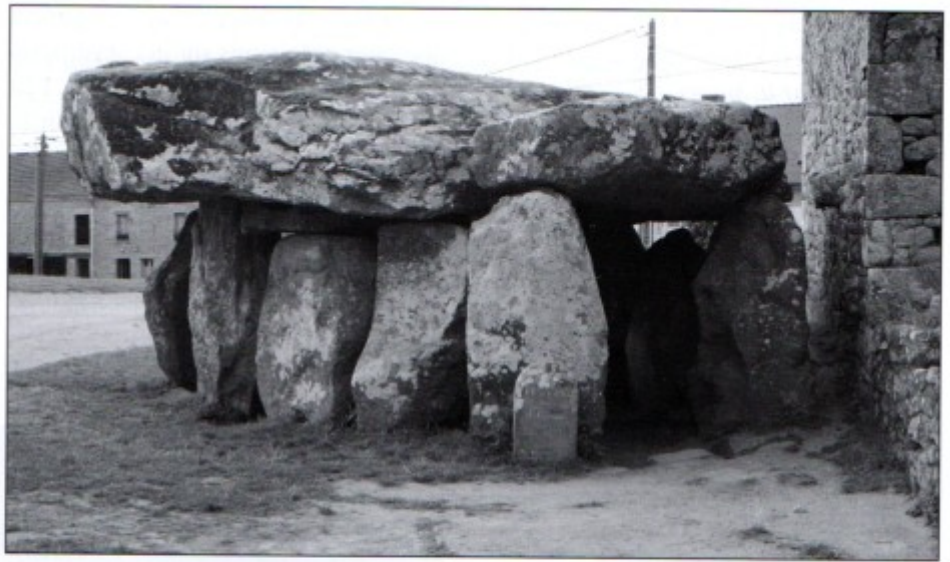
Philosophie de la Cité des Jeunes Ardennais

La plupart des enfants accueillis à la Cité des Jeunes Ardennais étaient issus de familles peu aisées aidées par la Caisse d'allocations familiales et les Comités d'entreprises.

Les vacances à Quiberon devaient permettre à ces enfants de bénéficier d'un mois de vacances loin des usines et de la vie difficile des cités ouvrières. Le milieu marin offrait un air pur chargé des odeurs iodées des algues, la découverte des espèces animales et végétales inféodées à la bordure océanique. Les activités proposées devaient "coller" avec les ressources naturelles et marquer la différence avec les Ardennes. Bref, il s'agissait de proposer aux enfants un véritable dépaysement et de leur procurer une montagne de souvenirs.

La voile, la baignade et la pêche étaient pratiquées en fonction des horaires des marées. À marée basse, la recherche de coquillages pouvait s'exercer aussi bien sur la côte douce que sur la côte sauvage (appelée parfois *côte des sauvages* par les enfants).

L'observation des oiseaux, des crustacés, de l'enfouissement des coques



Dolmen de Crucuno près duquel les camps de préados bivouaquaient chez l'ami Pierre Le Déoré.
Ph. J.-P. Penisson.

et des couteaux, faisait l'objet d'activités naturalistes simples, gratuites et à portée de tous.

La construction d'un aquarium marin en 1978 grâce à l'expérience d'Alain Stachnick permit de pouvoir admirer à tout moment les activités d'animaux plus difficiles à observer dans la mer, comme le déplacement et le mimétisme de petites seiches, la fixation de moules sur les parois, la nutrition de crabes et d'étoiles de mer, une pratique sur le terrain des Sciences de la Vie et de la Terre.

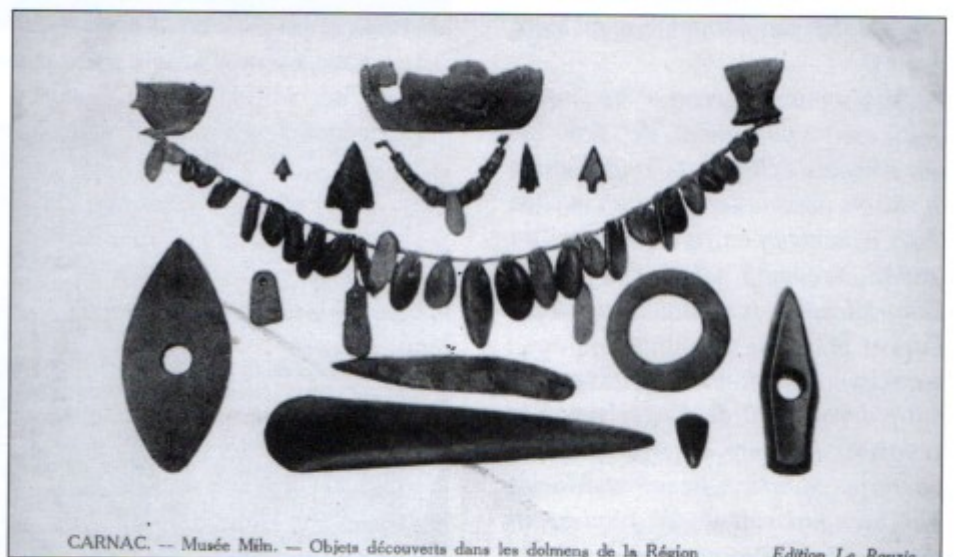
Le soir, sur la plage, à la nuit tombée, en guise de veillée, il était possible d'observer le ciel et de retrouver les principales constellations. Cette initiation à l'astronomie était possible grâce à l'absence de source lumineuse artificielle.

La région offrait aussi, près de Plouharnel, à deux pas de la Cité, la possibilité de rendre visite à des ostréiculteurs

qui en période estivale avaient le temps d'expliquer leur métier, l'élevage des huîtres.

Un peu plus loin, dans la région de Carnac, ou en empruntant le chemin de la côte sauvage entre Kerhostein et la pointe de Quiberon, les mégalithes faisaient l'objet d'une approche de la Préhistoire qui pouvait être exceptionnellement complétée par la visite d'une salle du musée de Carnac créé par James Miln, un Écossais. Après son décès en 1881, ses collections, résultat des fouilles, y furent exposées puis ce furent celles de son élève Zacharie Le Rouzic après sa mort en 1939. De 1939 à 1985, le musée délaissé ne permettait que la visite d'une salle.

Enfin, un voyage en bateau sur l'île de Hoedic, d'Houat ou Belle-Île associait parfois le mal de mer (naupathie) à la découverte de la vie insulaire.



CARNAC. — Musée Miln. — Objets découverts dans les dolmens de la Région
Edition Le Rouzic.

Un aperçu du contenu des vitrines du Musée Miln à Carnac avant rénovation. Col. J.-P. Penisson.

dre, à les écouter, à leur apporter de la joie grâce à une colonie de vacances ?

L'objectif de ces colonies fondées par des prêtres était de donner de "bonnes vacances" aux enfants, mais aussi de permettre un épanouissement de ces enfants, y compris au plan spirituel. Dans les premières années, pratiquement tous les enfants participaient à la prière, à la messe chaque dimanche, en plein air, sur le terrain de la colonie. À la Cité, dans le même séjour se trouvaient cinq ou six prêtres. Chacun avait la responsabilité ou l'animation spirituelle d'un camp de cinquante enfants : camp de Givet, camp de Revin, camp de Mohon, camp de La Houillère à Charleville : c'était "les camps paroissiaux".

Vers les années 70, les camps paroissiaux n'existaient plus. Les camps regroupaient les enfants par tranches d'âge : camp des petits 5 à 7 ans – camp des moyens 8 à 11 ans – camp des plus grands 12 à 13 ans. Il y eut même – en dehors du terrain de Quiberon – des camps d'adolescents 14 ou 15 ans. Ils vivaient à plusieurs kilomètres de la colo ; et dans les années 85, ils furent dotés de vélos pour faire de plus grandes randonnées. Durant ces années, un ou deux prêtres assuraient une réflexion religieuse, des célébrations adaptées aux petits, des messes pour les moyens et les plus grands qui, dans leur paroisse, participaient au catéchisme. Au cours de ces messes, très vivantes, très chantantes, l'Évangile était souvent mimé par des enfants volontaires. Tous s'y retrouvaient. Ils en étaient acteurs. C'est pourquoi, par deux fois, la messe télévisée du matin fut retransmise, en direct de la Cité des Jeunes Ardennais : le 18 juillet 1971 à l'occasion des 20 ans de la présence des jeunes ardennais durant l'été à Quiberon. Le célébrant était l'abbé Lucien Lardenois. La seconde messe télévisée était célébrée le 28 août 1983. Ce jour-là, la Cité a tenu l'antenne pendant 1 h 20, présentant les lieux, les activités des enfants : jeux et danses. La messe était célébrée par les abbés Noizet et Jeantils. Dans la même perspective, la Cité a hébergé, sous tente, le père Duval, un des premiers prêtres chanteurs de France et



Messe en plein air en 1979 sur la place de la Cité. Ph. B. Jeantils.



1979, une farandole anime la place de la Cité après la messe. Ph. B. Jeantils.

un ami de l'abbé Gabriel Favréaux, fondateur de la Cité. Pour les enfants de la Cité, le père Duval chantait "Seigneur, mon ami, tu m'as pris par la main. J'irai avec toi, sans effroi, jusqu'au bout du chemin" ou encore "Ce qu'il faut de temps en ce temps pour que pousse la charité. Ce qu'il faut de temps en ce temps pour que soit douce l'humanité." (Bernard Jeantils 25 septembre 2010).

Colon en 1958, directeur en 1974, ...

En 1958, mes parents font construire une maison à la Bosse d'Étion à Charleville grâce à la loi Loucheur qui attribuait des facilités d'accès à des logements économiques et familiaux. Seul le revenu de mon père, alors ouvrier à Mécaest, à Mézières, permettait de subvenir aux besoins de la fa-

mille. Son épouse, mère au foyer assurait le maximum d'économies. Un couple de leurs amis, Pierre et Monique Alboucq de Prix-lès-Mézières leur proposa un poste double de moniteurs à Quiberon. Ils acceptèrent et de ce fait nous (mon frère et moi) eûmes des vacances au bord de la mer. Ils encadrèrent un camp de Vireux, qui, si mes souvenirs ne me trompent pas, était situé à la place du camp 6 sur le plan. Ce n'est pas le salaire (petite indemnité versée si dans les caisses un mini bénéficiaire apparaissait) qui avait incité mes parents à accepter ce poste. Mon père, en Vendée, avant son mariage, encadrait des jeunes gymnastes dans une association de la Roche-sur-Yon. Ce bénévolat lui manquait beaucoup et l'économie financière d'un mois de vie dans la maison qu'ils venaient de faire construire firent accepter cette proposition.

dre, à les écouter, à leur apporter de la joie grâce à une colonie de vacances ?

L'objectif de ces colonies fondées par des prêtres était de donner de "bonnes vacances" aux enfants, mais aussi de permettre un épanouissement de ces enfants, y compris au plan spirituel. Dans les premières années, pratiquement tous les enfants participaient à la prière, à la messe chaque dimanche, en plein air, sur le terrain de la colonie. À la Cité, dans le même séjour se trouvaient cinq ou six prêtres. Chacun avait la responsabilité ou l'animation spirituelle d'un camp de cinquante enfants : camp de Givet, camp de Revin, camp de Mohon, camp de La Houillère à Charleville : c'était "les camps paroissiaux".

Vers les années 70, les camps paroissiaux n'existaient plus. Les camps regroupaient les enfants par tranches d'âge : camp des petits 5 à 7 ans – camp des moyens 8 à 11 ans – camp des plus grands 12 à 13 ans. Il y eut même – en dehors du terrain de Quiberon – des camps d'adolescents 14 ou 15 ans. Ils vivaient à plusieurs kilomètres de la colo ; et dans les années 85, ils furent dotés de vélos pour faire de plus grandes randonnées. Durant ces années, un ou deux prêtres assuraient une réflexion religieuse, des célébrations adaptées aux petits, des messes pour les moyens et les plus grands qui, dans leur paroisse, participaient au catéchisme. Au cours de ces messes, très vivantes, très chantantes, l'Évangile était souvent mimé par des enfants volontaires. Tous s'y retrouvaient. Ils en étaient acteurs. C'est pourquoi, par deux fois, la messe télévisée du matin fut retransmise, en direct de la Cité des Jeunes Ardennais : le 18 juillet 1971 à l'occasion des 20 ans de la présence des jeunes ardennais durant l'été à Quiberon. Le célébrant était l'abbé Lucien Lardenois. La seconde messe télévisée était célébrée le 28 août 1983. Ce jour-là, la Cité a tenu l'antenne pendant 1 h 20, présentant les lieux, les activités des enfants : jeux et danses. La messe était célébrée par les abbés Noizet et Jeantils. Dans la même perspective, la Cité a hébergé, sous tente, le père Duval, un des premiers prêtres chanteurs de France et



Messe en plein air en 1979 sur la place de la Cité. Ph. B. Jeantils.



1979, une farandole anime la place de la Cité après la messe. Ph. B. Jeantils.

un ami de l'abbé Gabriel Favréaux, fondateur de la Cité. Pour les enfants de la Cité, le père Duval chantait "Seigneur, mon ami, tu m'as pris par la main. J'irai avec toi, sans effroi, jusqu'au bout du chemin" ou encore "Ce qu'il faut de temps en ce temps pour que pousse la charité. Ce qu'il faut de temps en ce temps pour que soit douce l'humanité." (Bernard Jeantils 25 septembre 2010).

Colon en 1958, directeur en 1974, ...

En 1958, mes parents font construire une maison à la Bosse d'Étion à Charleville grâce à la loi Loucheur qui attribuait des facilités d'accès à des logements économiques et familiaux. Seul le revenu de mon père, alors ouvrier à Mécaest, à Mézières, permettait de subvenir aux besoins de la fa-

mille. Son épouse, mère au foyer assurait le maximum d'économies. Un couple de leurs amis, Pierre et Monique Alboucq de Prix-lès-Mézières leur proposa un poste double de moniteurs à Quiberon. Ils acceptèrent et de ce fait nous (mon frère et moi) eûmes des vacances au bord de la mer. Ils encadrèrent un camp de Vireux, qui, si mes souvenirs ne me trompent pas, était situé à la place du camp 6 sur le plan. Ce n'est pas le salaire (petite indemnité versée si dans les caisses un mini bénéficiaire apparaissait) qui avait incité mes parents à accepter ce poste. Mon père, en Vendée, avant son mariage, encadrait des jeunes gymnastes dans une association de la Roche-sur-Yon. Ce bénévolat lui manquait beaucoup et l'économie financière d'un mois de vie dans la maison qu'ils venaient de faire construire firent accepter cette proposition.

C'est ainsi, qu'habitant dans la paroisse de la Houillère, je me retrouvai dans le camp des foulards noirs avec Alain Jacta et son épouse comme chefs de camp, André Roffidal comme aumônier et François Grandmairé comme moniteur-séminariste.

La première image dont je garde un souvenir énorme c'est le rassemblement square de la gare à Charleville. Perdu dans une foule immense, j'ai tout juste douze ans, je ne m'étais jamais trouvé dans une telle ambiance de cris, de rires, d'appels, de bouscu-

lades et de pleurs jusqu'au moment où entraîné par un mouvement incontrôlable nous nous sommes retrouvés sur le quai de la gare prêts à monter dans le train spécial ; il était entre 19h et 20h



Gérard Penisson, Pierre et Monique Alboucq moniteur et chefs de camp en 1958 dans le camp de Viréux. Col. J.-P. Penisson.



Au moment du départ, gare de Charleville. Ph. R. Constant.



L'arrivée à Penthièvre ; les bagages à main étaient transportés depuis la gare jusqu'à la Cité. Ph. J.-P. Penisson.

L'arrivée à Penthièvre vers 7h30 fut le même scénario, mais à l'envers. Je n'avais pas été malade durant le voyage "grâce" au bouquet de persil que ma mère m'avait agrafé sur le maillot de corps au niveau de la poitrine. Psychologiquement l'effet avait été remarquable.

La seule image qui me reste du long séjour dans le train, c'est celle de l'arrivée en gare de Penthièvre, sur la voie unique, le visage collé à la vitre du compartiment, je découvrais les dunes, les arbres (cyprès) et pins couchés par le vent et de jolies fleurs jaunes que j'identifierai beaucoup plus tard : des onagres.

C'était ma première expérience de vie en collectivité en dehors du cocon familial. J'en conserve de bons souvenirs : les parties de foot à marée basse sur la plage découverte de la côte sauvage, les longues promenades le long de la falaise vers Port Blanc et l'Observatoire dans l'odeur iodée des algues et parfois, le doux parfum des œillets des sables. La visite des alignements du Ménéac et de Kermario où des parties "prise de foulards" étaient organisées par nos monos. Les menhirs me paraissaient immenses et infinis par rapport à mes douze ans.

Le matin, tôt (7h30 je crois me souvenir), le réveil était claironné, le lever très rapide, le bac à laver nous attendait, avec une eau froide sortant d'un réservoir vert kaki et distribuée par une rampe où nous avions, quelques secondes, pour mouiller le gant sous de petits filets d'eau, puis savonner, se laver et avec la même cadence imposée pour se rincer.

Propres et habillés, nous assistions au pied du grand mât planté au milieu de chaque camp, en ordre, au lever des couleurs (le foulard noir des pirates de la Houillère).

Rangés et en chantant nous gagnions le réfectoire où l'odeur agréable du chocolat chaud nous mettait en

appétit pour ingurgiter de grosses tartines de pain accompagnées de compote de pomme ou de confiture conditionnées dans de hautes boîtes de conserve en fer blanc. Le dimanche matin, au lever, c'était le grand rassemblement de la Cité avec un footing, long chapelet de colons, moniteurs et chefs de camps, regroupant toute la Cité avec à la tête le Directeur (Jean Goffinet) qui nous entraînait depuis la place de la Cité vers la lande et retour par la plage et les camps extérieurs (1 à 2 km).

Par roulement et par camp on pouvait prendre une douche, dans un local en béton (vestige de la guerre) qui était situé entre le bâtiment de la direction et l'infirmerie, près du point gaz.

L'eau de la douche était chauffée par un gros brûleur à gaz. Pour économiser, l'eau était ouverte pour se mouiller, ceci fait on se savonnait, l'eau était à nouveau parcimonieusement offerte pour se rincer au commandement du moniteur.

Au retour du réfectoire, la remise en ordre sous le marabout consistait à : refaire le lit, ranger les affaires, donner un coup de râteau sur le sable qui constituait le tapis de sol en dessous des lits Picot.

Le ménage terminé, les activités pouvaient commencer au bon vouloir du moniteur, de ses compétences et en fonction du temps et de la marée : jeux, travail manuel, chant, promenades,...

À marée haute, matin ou après-midi, le bain général était programmé dans une eau plus souvent à 17° qu'à 20°.

Les repas étaient copieux et le "rab" disponible. Deux mets me restent en mémoire : les morceaux de lieu panés et frits et le fromage blanc battu en dessert. La boisson était invariablement la même : un mélange d'eau et de poudre de coco.

Après le repas, la sieste était obligatoire ; ce moment de retour au calme favorisait la digestion et permettait aux volontaires de coucher sur le papier quelques nouvelles de la colo. En échange, certains recevaient une lettre, une carte, exceptionnellement un colis lorsque l'anniversaire coïncidait avec le séjour.



La toilette dans les années 50 : l'abreuvoir. Col. J.-P. Penisson.



En 1963, le progrès est là. Col. J.-P. Penisson.



Rassemblement par équipe (tente) avant tout départ. Col. J.-P. Penisson.

Sur cette carte des années 50, au premier plan apparaît le local douche (cube blanc). Col. J.-P. Denneulin.





Le bain : il faut se saisir... Ph. R. Constant.



Jeu dans le bois de pins. Ph. G. Denneufin.



1962, château de sable sur la côte sauvage, au pied du fort Penthièvre. Col. J.-P. Penisson.

L'après-midi, des jeux pouvaient être lancés sur la côte sauvage, dans le bois de pins ou sur la côte douce à marée basse.

Sur cette plage, à la limite avec les sables blancs, une épave de thonier à moitié ensevelie était souvent un terrain de jeu pour les pirates en herbe.

Moniteur, en 1964, j'ai encore connu les restes de l'ossature du bateau : quelques couples en bois poli par le sable et l'eau.

Le goûter alternait : un jour une grosse tranche de pain avec deux ou trois carrés de chocolat noir, le lendemain remplacé par trois ou quatre morceaux de sucre. Ce goûter simple

mais équilibré nous convenait parfaitement.

Après le repas du soir, c'était le moment de la veillée. Bien fatigués d'une journée occupée et animée, nous aspirions à ce retour au calme, même si, certains ne partageaient pas forcément cette dernière étape et auraient préféré une bataille de polochons, le moniteur racontait une histoire à épisodes qui nous passionnait et demandait toute notre attention. C'était, avant l'heure, le feuilleton du jour.

Un autre souvenir que je conserve de ces vacances, c'est aussi l'éducation à la protection du milieu marin. On pouvait observer les animaux, les attraper, mais il n'était pas question de les rapporter à la colo. Si on pêchait des coques, des pignons ou des couteaux, c'était pour la consommation.

Sur la côte douce, la pêche aux couteaux en déposant quelques grains de gros sel sur les deux orifices laissés dans le sable à marée descendante, représentait des moments délirants. Le mollusque recevant cette salaison inhabituelle réagit en remontant dans sa galerie verticale en expulsant l'eau par ses deux siphons. Lorsqu'il apparaît hors du sable, il faut, entre le pouce et l'index le saisir vivement et le tirer de sa cachette sans écraser les deux valves. Beaucoup de ratés, peu de prises.

Clandestinement, un moniteur, chef de camp, réussissait à demander à un cuisinier de nous préparer notre pêche que nous dégustions avec grand plaisir.

Certains désobéissaient aux recommandations et ramenaient un crabe mort ou une étoile de mer qu'ils cachaient en-dessous du lit pour les faire sécher dans l'espoir de les rapporter dans les Ardennes. Erreur ! Car après deux jours, sous la chaleur de la toile du marabout, la décomposition de l'animal provoquait une atmosphère pestilentielle qui nous obligeait à sortir les lits, valises et couchage pour rechercher les responsables de la désobéissance et de ce parfum à nul autre pareil.

Cette anecdote survenait une ou deux fois et servait de leçon à l'ensemble des colons du camp.

Les activités manuelles pratiquées étaient en priorité axées sur le milieu

marin : collage de coquillages pour confectionner des poupées, des petits animaux (canard, tortue), pour décorer des boîtes de camemberts récupérées à la cuisine ; des galets allongés ou plats offraient l'opportunité de réaliser des mégalithes miniatures : dolmens et menhirs ; les algues rouges, vertes et brunes ramassées et choisies dans les laisses de mer étaient collées par immersion sur du papier dessin épais, judicieusement arrangées, puis séchées bien à plat devenaient de superbes tableaux.

En creusant sur la plage à 50 cm de profondeur, dans la partie basse, on pouvait extraire de l'argile grise qui modelée et séchée au soleil donnait lieu à des réalisations personnelles ou orientées par le moniteur.

Le travail de la corne pour obtenir des oiseaux, des poissons, des bateaux, était le fruit de la collecte avant le départ de Paul Vansteckelman qui aux abattoirs de Charleville en réunissait plusieurs grands "sacs à patates" qu'il emportait dans le train. C'est lui aussi qui ramassait tous les vieux parapluies qu'il pouvait trouver dans le but de fabriquer des cerfs-volants expérimentés sur la côte sauvage.

Tous ces objets, excepté les derniers qui résistaient mal aux entraînements, étaient ramenés en cadeaux aux parents et ne coûtaient rien sur le faible capital d'argent de poche des colons.

Cette première expérience de vie en collectivité a certainement déclenché le besoin qui m'anime depuis l'enfance de participer à la vie associative.

En 1964, pour la première fois, je participe à l'encadrement du camp de la Houillère sous la direction de Michel et Yvette Doriot.

Nous formons une bonne équipe avec André, Claude et Lucien (Lulu). Moniteur non diplômé, j'effectue le stage de formation de moniteur à Englancourt dans l'Aisne du 6 avril au 14 avril 1966 et le stage pratique à Quiberon du 5 juillet au 3 août.

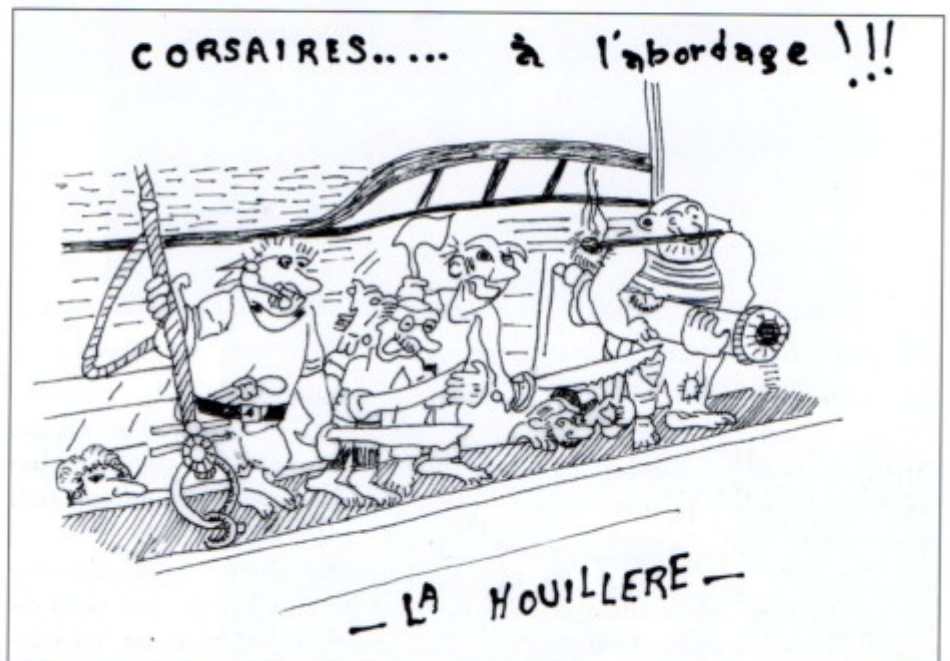
En 1967, l'inspecteur de la Jeunesse des Sports et des Loisirs, suite à une visite l'année précédente, refuse l'ouverture du centre de loisirs. En effet, un nombre insuffisant de sanitaires par rapport au nombre de colons, une



1958, les cuisines et l'équipe entourant le chef (Mme et M. Copernic, Mesdames Dister, Doudoux, Henriquet, Ligony). Col. J.-P. Penisson.



Atelier travail de l'argile. Col. J.-P. Penisson.



Couverture du livret de chants du camp de la Houillère aux foulards noirs. Col. J.-P. Penisson.



1965, jeudi, jour de pique-nique. Dans la lande, sur la côte sauvage en direction de Port Blanc.
Col. J.-P. Penisson.

mise aux normes s'imposait. Jean Goffinet, alors directeur se fâche en promettant de remédier à cet état de fait. Malheureusement la décision est prise et la colo ne pourra pas ouvrir.

Les autres raisons évoquées étaient la limitation à 100 enfants par session et l'obligation de la construction d'un passage souterrain sous la route nationale.

Grâce à l'intervention de Marie-Hélène Cardot, conseiller général, sénateur et vice-présidente du Sénat l'autorisation fut obtenue mais trop tardivement pour la session de juillet. 307 colons furent acceptés en août.

C'est ainsi que notre équipe prit la route des Vosges pour la colonie *Ceux*

d'Ardenne au col du Bonhomme en 1967 du 3 août au 1^{er} septembre.

Le service militaire m'appelle en 1967, puis le mariage en 1969 lorsque Jean-Claude Clarin me relance en 1972 pour occuper avec Maryvonne un poste de chef de camp. Je choisis un camp de pré-ados, le 9 au blockhaus du 30 juillet au 27 août.

L'attrait de ces camps extérieurs, dits de grands, résidait dans la possibilité deux à trois fois durant les quatre semaines de partir en "raid" pendant trois ou quatre jours. En complète autonomie nous étions chargés de gérer un budget permettant de nourrir le camp pendant le raid.



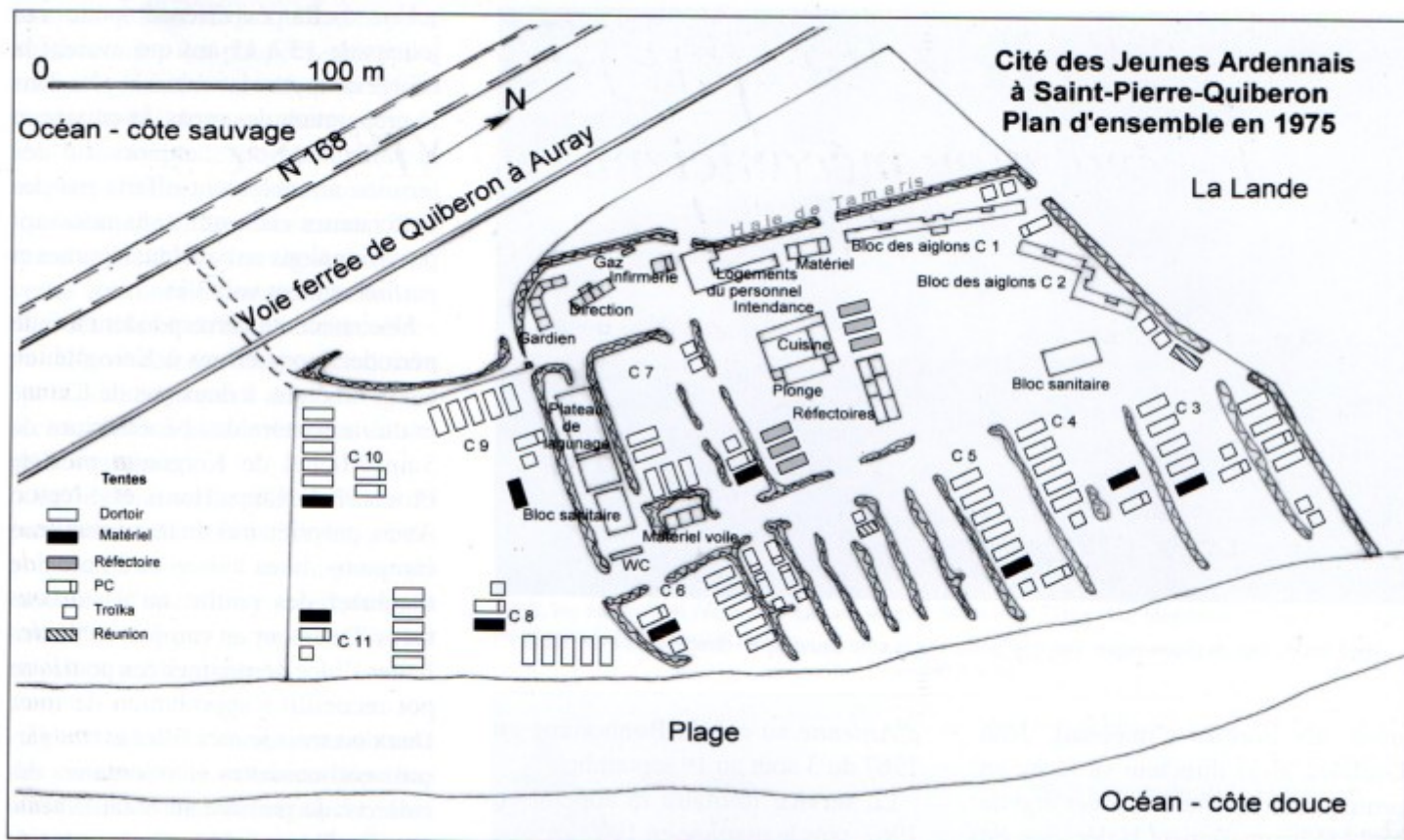
Alignement de menhirs du Ménéac à Carnac, à deux pas de Kerogile. Ph. J.-P. Penisson.

Une belle expérience pour ces jeunes de 13 à 15 ans qui avaient la charge de mettre la main à la pâte dans la préparation des repas, la cuisine et la vaisselle. Nous campions sur des terrains aimablement offerts par des cultivateurs chez qui nous nous approvisionnions en eau, lait, légumes et parfois œufs et volailles.

Une anecdote correspondant à cette période : nous étions à Kerogile, en camp itinérant, à deux pas de Carnac et du monastère des bénédictines de Saint-Michel de Kergonan près de Plouharnel. Chez Henri et Simone Audo, propriétaires du terrain où nous campions, nous avons eu l'occasion d'acheter des poules qu'ils avaient tuées. De retour au camp avec les volatiles l'idée de cuisiner des poules au pot recueillit l'approbation de tous. Deux ou trois jeunes filles et des garçons enthousiastes et volontaires décidèrent de prendre en main la cuisson. Quelle ne fut pas ma surprise de constater très rapidement une méconnaissance totale de la préparation des poules. En effet, dans un premier temps elles devaient cuire avec les plumes ; l'erreur corrigée, ils oublièrent de les vider et pour finir le gésier partait aux déchets. Ce jour-là, en août 1972, je pris conscience du fossé qui grandissait entre notre éducation très proche des tâches domestiques et de la nature avec ce monde dit moderne où l'audio-visuel commençait à accaparer tous les esprits.

C'est à cette époque que je recrutai, dans le cadre d'échanges culturels, deux Canadiens français dont Robert du Saskatchewan (centre du Canada) qui avec leur accent chantant, le vocabulaire et les histoires souvent cocasses animaient les soirées en s'accompagnant à la guitare.

L'année suivante, c'est Reinhild, étudiante et animatrice originaire de Hattingen, parlant parfaitement le français, qui était le point de mire des enfants friands d'histoire extraites de la culture allemande. En 1974, une Canadienne, Louise Lépine, originaire du Québec et arrière-petite-fille du préfet Lépine, marqua la mémoire en composant avec les jeunes une comédie musicale sur la musique d'Ennio Morricone du film de Sergio Leone *Il était une fois dans l'Ouest*.



En 1974, du 23 mars au 2 avril, je participai à la session de formation de directeur de centre de vacances et de loisirs à Lessy (57). Du 5 août au 2 septembre de la même année j'assurai les fonctions de chef du camp 9 et celle de directeur adjoint.

Mon entrée au Conseil d'Administration de la Cité coïncide avec ces fonctions.

La même année, du 26 au 31 octobre j'étais inscrit à la session de perfectionnement à Tantonville qui me permettait d'être directeur stagiaire à la Cité du 29 juillet au 26 août 1975.

Du 3 août au 31 août 1976 jusqu'à la session du 2 août au 30 août 1979

j'assurai les fonctions de directeur pendant ces quatre années.

Énormément de satisfactions mais aussi beaucoup de soucis pour réussir à faire tourner la Cité des Jeunes Ardennais dont l'effectif des enfants était toujours proche de 500.

L'incident le plus grave que j'eus à gérer fut le décès accidentel de René Brice, chef cuisinier en août 1976, qui fut happé par une voiture sur un passage protégé à Penthievre. Il fallut dans l'urgence le remplacer, ainsi que son épouse. Ils faisaient partie d'une équipe de sept personnes qui assuraient la préparation des 650 repas quotidiens.

Mon exemple n'est pas unique : de nombreux colons sont revenus à la Cité soit comme animateurs, chefs de camps, soit au personnel et Gérard Denneulin, ami et ancien directeur du mois de juillet, me le rappelait dernièrement, de nombreux mariages et quelques séparations, ont pour origine la Cité !

Ami lecteur, ancien de la Cité, n'hésitez pas à nous adresser votre témoignage (texte ou documents).

Jean-Pierre PENISSON.



Librairie «LE TEMPS DES CERISES»

Philippe MAJEWSKI

LIVRES ANCIENS ET D'OCCASION - ACHAT - VENTE - ESTIMATION - CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE DE LIVRES ANCIENS ET ÉPUIÉS SUR LES ARDENNES

3, rue d'Aubilly - 08000 CHARLEVILLE-MÉZIÈRES Tél. : 03.24.33.56.22